

CONVERSATIONS UN PODCAST DE PHOTO ELYSÉE

EPISODE #8 – ANASTASIA SAMOYLOVA TRADUCTION DE LA TRANSCRIPTION

Katie Kheriji-Watts

Bienvenue dans *Conversations*, un podcast de Photo Elysée qui vous invite dans les coulisses d'un projet photographique. Dans cette série d'épisodes, nous explorons le travail en cours des huit artistes nommé-e-s pour le Prix Elysée 2025, un prix international de photographie soutenu par Parmigiani Fleurier. Je suis votre hôte, Katie Kheriji-Watts.

Depuis son adolescence, Anastasia Samoylova utilise son appareil photo pour explorer ce qui la fascine le plus : les paysages et les gens. Formée au design environnemental dans son pays natal, la Russie, elle a retrouvé un intérêt pour les relations entre l'activité humaine et le monde naturel en se promenant longuement dans les rues de Miami, où elle vit désormais. Son projet, *Transformations*, pour lequel elle a été nominée pour le Prix Elysée, se concentre sur les adaptations réussies mises en place aujourd'hui pour réduire les effets néfastes du changement climatique. Nous avons parlé de la différence entre espoir et optimisme, de l'anxiété climatique et de ce que cela signifie de vivre dans une zone inondable.

Katie Kheriji-Watts

Anastasia, je me demandais si vous pouviez commencer par vous présenter brièvement pour les personnes qui ne vous connaissent peut-être pas, vous et votre travail.

Anastasia Samoylova

Je suis Anastasia Samoylova. Je suis artiste et photographe. Je vis et travaille à Miami, en Floride. Je travaille à la fois en pratique de studio et en photographie documentaire d'observation. Ces deux approches se nourrissent mutuellement. Ensuite, je publie des livres et réalise des expositions.

Katie Kheriji-Watts

J'étais vraiment curieuse de vous entendre parler un peu de votre premier appareil photo et de ce que vous en avez fait.

Anastasia Samoylova

Oh, il y en a eu plusieurs. Mon premier appareil photo argentique était un Zenith. C'était un appareil russe, mais il était défectueux. Il n'a pas survécu à mon traitement. J'étais assez frustrée avec lui. C'était juste un désastre, une série de déceptions. Je pense qu'il m'a détournée de la pellicule pour toujours. Dès que les appareils photo numériques sont devenus disponibles en Russie au début des années 2000, ma mère a contracté un prêt d'un an pour me procurer l'un des

premiers modèles, un Sony 707 de cinq mégapixels. Je m'en souviens très bien, car cet appareil a littéralement changé ma vie.

Katie Kheriji-Watts

Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

Anastasia Samoylova

Avoir accès à cette technologie à l'époque semblait révolutionnaire. Cela permettait un accès au médium pour une grande variété d'utilisateur·trice·s, moi y compris. Avec très peu de formation en photographie, c'était entièrement intuitif, incroyablement convivial comparé à tout le reste, au traitement des pellicules auquel on devait faire face avant. Ça ressemblait à un jeu d'enfant. On pouvait juste expérimenter et faire plein d'erreurs. Et c'est tellement essentiel dans la pratique de tout·e artiste. On pouvait simplement effacer les images. C'était donc une révélation pour moi.

Katie Kheriji-Watts

Vous vous souvenez des photos que vous preniez au début avec cet appareil ?

Anastasia Samoylova

Toutes sortes de photos médiocres, principalement des paysages. Cet appareil en particulier, qui est devenu un objet de collection maintenant, avait un algorithme particulièrement sensible pour rendre les verts. Donc, le spectre des verts était assez spécial. Tous les émeraudes, les verts printaniers et le vert citron, je m'en souviens encore très bien, et la couleur reste un outil majeur dans mon travail. Mais le vert, en particulier, m'a naturellement orientée vers l'intérêt pour le paysage. Donc, les photos étaient de lieux et de paysages. Mais en réalité, l'appareil avait une utilité pratique. J'étais étudiante en programme de design environnemental et à l'époque, l'université où j'étais, l'Université d'État des Sciences Humaines de Russie à Moscou, avait un héritage très marqué du Bauhaus. Tout était fait à la main. On construisait des maquettes d'espaces en papier et en carton, et on devait ensuite photographier ces maquettes. L'appareil Zenith que j'avais, c'était une catastrophe. Une pure frustration. Il fallait montrer ces images lors des critiques. Je devais fournir ces fichiers. C'est pour ça que j'ai acquis l'appareil numérique au départ. Et puis, une fois que le mot s'est répandu que je l'avais, j'ai commencé à recevoir des petits boulots en photographie, et c'est là que tout a commencé à devenir rentable.

Katie Kheriji-Watts

Vous souvenez-vous de la première photo que vous avez prise et que vous aimiez vraiment ?

Anastasia Samoylova

Oh, bonne question. J'avais des standards assez bas à l'époque. Il y en avait beaucoup que j'aimais. Ensuite, quand j'ai commencé à avoir des commandes, je photographiais des modèles, des portfolios, des portraits d'acteur·trice·s. C'étaient mes premières expériences avec retours immédiats, parce qu'avec un appareil

numérique, les gens étaient ravis de leurs portraits. C'était incroyablement gratifiant. Il était très facile de tomber dans cette dynamique de vouloir plaire, surtout avec les modèles et les acteur·trice·s, car tout le monde devait être beau. C'était gratifiant, mais je savais qu'en fin de compte, cela pourrait être un piège pour moi, car cela m'entraînerait vers quelque chose de très lisse et superficiel que je ne voulais pas poursuivre. Donc, très tôt, j'ai compris qu'il y avait des dangers à cette technologie très élégante.

Katie Kheriji-Watts

Donc, toujours aucune image qui vous vient en tête, une image historique pour vous, celle où vous vous êtes dit, "J'aime vraiment celle-là." ?

Anastasia Samoylova

Il faudrait que je regarde sur mes vieux disques durs. Non, c'est toujours la suivante. C'est toujours celle du futur. Voilà ma préférée.

Katie Kheriji-Watts

Anastasia, comme vous l'avez mentionné, vous avez grandi en Russie, mais vous avez déménagé en Floride il y a huit ans. J'étais curieuse de savoir comment vivre là-bas a influencé votre pratique photographique ?

Anastasia Samoylova

Oh, il y a eu quelques déménagements avant la Floride. De la Russie, j'ai déménagé aux États-Unis il y a 17 ans. C'était au début de 2008. La plupart de ma vie d'adulte, je l'ai passée en Amérique. Mon premier déménagement a été de ma petite ville du sud de la Russie, où je suis née, à Moscou. J'avais cinq ou six ans. C'était une transition majeure. Ensuite, de Moscou, j'ai déménagé dans le Midwest, à Peoria, Illinois. Peu de gens connaissent cet endroit, mais certains savent que c'est le siège d'un fabricant d'équipements lourds. C'est une région très agricole, entre Chicago et Saint-Louis. Après avoir passé près de huit ans à Peoria, j'ai déménagé dans le Massachusetts pour enseigner au Bard College, Simon's Rock. Puis, de là, j'ai déménagé en Floride en 2016. Il y a donc eu plusieurs transitions et adaptations culturelles qui ont accompagné cela.

Katie Kheriji-Watts

Comment le fait de vivre en Floride, spécifiquement, vous a-t-il aidé à évoluer en tant que photographe ?

Anastasia Samoylova

C'est une véritable surcharge sensorielle. Je le dis souvent, mais c'est vrai. Venant du paysage assez modeste de l'Illinois – imaginez des plaines, souvent sans interruption, peut-être avec une grange à l'horizon – arriver en Floride avec sa flore et sa faune incroyablement luxuriantes était assez écrasant, et j'ai été immédiatement séduite par ce paysage. Mais pour comprendre mon nouvel environnement, j'ai commencé à marcher et à documenter tout ce que je voyais. Au départ, je pensais assembler ces images dans mes collages, une pratique que je

continue encore aujourd'hui. Je la développe en parallèle de ma photographie documentaire. Donc, je photographiais spéculativement tout ce que je voyais, sans agenda prédéfini ni récit structuré. C'était juste pour accumuler suffisamment de matériel pour comprendre cet endroit. Et ça n'a pas aidé que le premier appartement dans lequel nous avons emménagé était un petit studio très sombre. Je voulais passer le plus de temps possible à l'extérieur. Avant, mon studio était toujours chez moi avec un peu plus d'espace. C'était l'art de marcher et de se perdre d'abord, puis d'observer et d'enregistrer.

Katie Kheriji-Watts

Pouvez-vous nous parler de la première œuvre que vous avez créée et qui semblait vraiment inspirée de votre séjour en Floride ?

Anastasia Samoylova

La première œuvre, c'était en 2016. Cet été-là, j'ai déménagé en Floride, à Miami Beach. C'était un rêve de toujours de vivre près de l'eau. J'avais passé toute ma vie dans des terres enclavées, et aller voir la mer... Je crois que j'ai vu la mer pour la première fois à la fin de mon adolescence, et je n'ai vu l'océan que dans la vingtaine. Imaginez l'excitation d'être à Miami Beach. Une autre chose, c'était très facile de se fondre parmi les touristes en tant que photographe, alors que dans le Midwest, les gens étaient beaucoup plus méfiants et réservés devant mon appareil, donc je ne faisais pratiquement aucun portrait ni photographie documentaire. À Miami Beach, cela semblait tout à fait naturel. Tout le monde photographiait quelque chose tout le temps, y compris eux-mêmes. C'était donc assez facile de se fondre dans la foule. Je pense que la première image qui a été retenue dans mon livre *FloodZone* est une photo de racines entourant une bouche d'égout dans un parc. L'échelle des racines est assez grande en contraste avec cet objet artificiel. J'aimais ce contraste. C'est l'une des premières. Une autre est une photo en silhouette de mon fils, Mark, assis sur une branche d'arbre à Key Largo. C'est vers la fin du livre. En fait, le titre du livre est né d'une recherche frénétique que j'ai dû faire cette année-là pour savoir si notre appartement était situé dans une zone inondable ou non. Et c'était le cas ; toute l'île de Miami Beach est une zone inondable. J'ai donc commencé à taguer mes photos sur les réseaux sociaux avec #FloodZone. Et c'est ainsi que le titre du projet est né.

Katie Kheriji-Watts

Donc, vous avez fait un livre intitulé *FloodZone*, vraiment basé sur cette première expérience en Floride. Et cela désignait le fait que l'endroit où vous vivez est une zone très sensible au climat ?

Anastasia Samoylova

Je pense que s'il y a une finalité à ce livre, c'est de m'aider à canaliser mon anxiété climatique. Tout est personnel. C'est incroyable que ce projet ait été intégré dans autant d'institutions et de publications. Mais au départ, et pendant toute l'année 2016, après que Miami a été touchée par un petit ouragan – qui est passé de catégorie 4 à catégorie 3, on s'en est tous sorti-e-s – j'ai commencé à taguer mes photos #FloodZone, mais je faisais encore des peintures et des collages dans mon

studio. J'en ai encore, et quelques-uns sont inclus dans mon dernier livre intitulé *Adaptation*. Pendant une année entière, je me promenais chaque semaine en prenant des photos sans but précis. Cela coïncidait avec une décision délibérée de quitter le monde académique. J'avais enseigné à plein temps pendant sept ans dans un programme de photographie de premier cycle, ce qui était assez intense et très chronophage. L'enseignement de premier cycle est très différent de celui de deuxième cycle. J'avais obtenu un poste en début de carrière, puis j'avais changé d'institution. J'étais vraiment absorbée par tout ça. Pouvoir photographier à plein temps en tant qu'artiste était un privilège incroyable. J'ai pris beaucoup de photos, des milliers et des milliers d'images, qu'il a ensuite fallu réduire pour une présentation concise en vue d'une éventuelle publication. C'est comme ça que tout a commencé.

Katie Kheriji-Watts

Était-ce la première fois que votre travail abordait vraiment un aspect lié au climat ?

Anastasia Samoylova

Non, car 20 ans plus tôt, j'étudiais le design environnemental et l'architecture en Russie. Je pensais devenir architecte et travailler avec des matériaux durables. C'était l'idée.

Katie Kheriji-Watts

Et vous retrouvez 20 ans plus tard ce sujet qui revient dans votre pratique des arts visuels.

Anastasia Samoylova

Absolument. C'est un fil conducteur qui traverse tout mon travail. Même si je ne construis pas de bâtiments ni ne fais d'urbanisme, qui était l'impulsion initiale, j'aborde tout ça sous un angle différent, mais les thèmes restent les mêmes.

Katie Kheriji-Watts

En parlant de l'environnement, vous avez été nominée pour le Prix Elysée avec un projet axé sur l'adaptation climatique, qui vise vraiment à s'ajuster aux effets du changement climatique pour réduire les dommages. Parlez-moi un peu de votre inspiration pour ce projet.

Anastasia Samoylova

Oh, il y en a eu beaucoup. Comme je l'ai mentionné, le premier livre que j'ai publié s'appelle *FloodZone*, en 2019. Avant cela, il y avait une autre publication indépendante intitulée *Landscape Sublime*, pour donner une idée du fait que le paysage et le lieu sont toujours présents dans mon travail. Le livre *FloodZone* a été suivi par le projet et la publication *Floridas*. Ensuite, j'ai travaillé sur les villes avec le projet *Image Cities*, tout en examinant de près le sujet de l'adaptation environnementale, de l'urbanisme, de la manière dont les lieux nous façonnent et dont nous façonnons les paysages et les lieux autour de nous dans cette ère de réchauffement climatique. Cela peut devenir assez déprimant, bien sûr. Vivre en

Floride engendre beaucoup d'anxiété climatique que nous partageons toutes et tous là-bas, tout en appréciant cette beauté indéniable qui nous entoure. En Floride, on a vraiment l'impression que la nature peut reprendre le dessus à tout moment. Je suis actuellement à New York, et ici, on ne se pose pas tellement la question, surtout là où je suis, dans le nord de la ville. Mais dans le sud de la ville, ils construisent un énorme mur de protection contre la mer. Je lis beaucoup sur le sujet, et chaque projet naît d'une grande quantité de recherches. Une de mes autrices préférées sur le changement climatique est Rebecca Solnit. Dans son récent livre, qui est une anthologie d'écrits d'autres auteurs intitulée *Not Too Late*, elle dit : "L'espoir n'est pas de l'optimisme. L'optimisme présume le meilleur et son inévitabilité, ce qui mène à la passivité, tout comme le pessimisme et le cynisme présument le pire. L'espoir, comme l'amour, implique de prendre des risques et d'être vulnérable face aux effets de la perte. Cela signifie reconnaître l'incertitude de l'avenir et s'engager à essayer de participer à sa construction." J'ai trouvé cela profond. Ce livre a structuré mon projet. La façon dont on nous présente le climat est principalement à travers un prisme de catastrophe, visuellement et contextuellement, et c'est important. On ne peut pas nier l'urgence d'agir pour atténuer et s'adapter. Mais il faut aussi reconnaître tous les efforts qui sont faits pour de meilleures pratiques. Sinon, il est trop facile de sombrer dans le désespoir. On sait maintenant que la génération Z se résigne presque émotionnellement, mais on ne peut pas laisser cela se produire. Il est donc important de visualiser les efforts d'adaptation et de mitigation, tant à grande échelle qu'à petite échelle.

Katie Kheriji-Watts

Comment visualisez-vous cela, concrètement ? Que signifie pour vous, en termes de pratique et de prise d'images, de passer du désespoir à l'espoir ?

Anastasia Samoylova

Cela commence par cartographier les lieux susceptibles d'être intéressants. Bien sûr, la photographie fonctionne – et ma photographie fonctionne spécifiquement en tant que photographie documentaire, par opposition au photojournalisme, où il pourrait y avoir un long texte explicatif pour chaque image, et où l'image est d'importance égale, voire secondaire au texte. Ma démarche est que les images viennent en premier, et l'objectif est qu'elles soient concluantes par elles-mêmes, sans être didactiques, tout en restant ouvertes à l'interprétation. Cela rend la tâche vraiment difficile, mais c'est le défi que je suis prête à relever. Cela me prend beaucoup de temps d'immersion dans le sujet pour obtenir les résultats, mais ça commence par la cartographie. Je recherche activement des lieux, des praticien-ne-s, des objets et des structures qui peuvent servir de témoignages et d'illustrations de l'action climatique. On voit les nouvelles, semaine après semaine, qui sont si dévastatrices. Cette semaine, j'ai inauguré mon exposition au Metropolitan Museum of Art à New York. Mais quelques jours avant, j'ai dû réserver quatre vols différents juste pour sortir de Floride, où nous avons été touché-e-s par un nouvel ouragan. Nous avons pu partir, mais ces arrangements – j'ai dû réserver et annuler tous ces vols, juste pour arriver à temps pour l'installation de mon

exposition. Évidemment, je ne peux pas me plaindre alors que des gens ont perdu leur maison.

Katie Kheriji-Watts

Je comprends que le projet *Transformations* est un travail en cours, mais je me demandais si vous pouviez parler de certaines des images que vous avez déjà réalisées, s'il y en a une ou deux en particulier qui visualisent ou symbolisent vraiment pour vous cette idée de changement positif ou de progrès concernant la question climatique ?

Anastasia Samoylova

Oui, absolument. Comme pour tous mes projets, le projet *Transformations* a commencé il y a des années ; c'est toujours une recherche cumulative et un repérage préliminaire qui mènent à une approche plus immersive et structurée par la suite. Donc, certaines des images que j'ai soumises datent de 2020, 2021. Il y a une image d'un brûlage contrôlé en Floride, où ils gèrent la nouvelle croissance de la forêt pour prévenir les incendies de forêt, l'une des mesures dans l'adaptation au climat. Il y a aussi des images plus évidentes de destruction. Il y en a une de l'année dernière à Fort Myers, en Floride, d'une maison détruite. C'était, encore une fois, à cause d'un ouragan. Je regarde l'image en ce moment : la piscine qui reste après que cette maison ait été démolie. Il y a également des images plus récentes que j'ai réalisées cette année, délibérément pour ce projet, d'une roselière sur l'East River. On y voit des oiseaux au premier plan, tandis que le second plan montre la ville dense, donc le quartier de Tudor City à Manhattan, et le contraste est assez frappant. Une autre est celle des dunes de sable à Long Island. La gestion des dunes est très soignée sur l'île. Un autre objet qui se démarque est cet *Energiebunker*, si je prononce cela correctement, mais un bunker énergétique à Hambourg. J'ai été assez impressionnée. C'est un bâtiment de la Seconde Guerre mondiale. C'était un abri à l'époque, et maintenant il est réutilisé. Il y a des sources d'énergie solaire, et des éoliennes en arrière-plan, avec des ombres très dramatiques sur la façade du bâtiment qui rappellent les lignes du Bauhaus. Un autre objet que j'ai photographié récemment est le Javits Center à New York. Et il y a cette grille de points sur la fenêtre qui donne sur leur toit à panneaux solaires, donc leur énergie est solaire dans le bâtiment. Mais les petits points servent à empêcher les oiseaux de s'écraser contre cette fenêtre, ce qui est un problème majeur pour les oiseaux et les chauves-souris. Donc, la fenêtre empêche les oiseaux de mourir dans ces collisions.

Katie Kheriji-Watts

Travailler sur ce projet vous a-t-il donné un plus grand sentiment d'espoir en ce qui concerne le changement climatique ?

Anastasia Samoylova

Absolument. Et encore une fois, même si c'est un projet de recherche, tout est personnel et vient de mon besoin désespéré d'espoir. Donc, je recherche des lieux qui me donneraient cela. Et rencontrer des gens en cours de route a été

remarquable. Il n'y a pas encore beaucoup de portraits dans le projet, mais il y en aura plus à mesure que j'élargis ma géographie, espérons-le grâce à la subvention.

Katie Kheriji-Watts

Comment le fait d'être nominée au Prix Elysée s'inscrit-il dans ce qui se passe actuellement dans votre carrière de photographe ?

Anastasia Samoylova

En tant qu'artiste à plein temps qui ne travaille pas dans le domaine éditorial et ne travaille pas vraiment commercialement – il se trouve simplement que je préfère renoncer à ces mandats – je travaille principalement dans le monde de l'art contemporain où tout est tellement imprévisible, tout dépend du marché de l'art de l'année. Donc, d'année en année, je dépends de mes ventes de tirages et de subventions. En ce qui concerne ma carrière, cela fait 20 ans que je travaille dans la photographie et l'art. C'était mon premier diplôme. Il y a plus de 20 ans. Et c'était en design environnemental. Ensuite, j'ai obtenu un MFA. Donc, c'est un long parcours, mais j'ai l'impression que parfois j'ai émergé du jour au lendemain. Je sais pourquoi. J'ai un enfant qui est maintenant un adolescent, donc je peux maintenant voyager beaucoup plus qu'avant. Et bien sûr, en pensant à sa génération, il va avoir 14 ans, ils sont très conscients et écoutent sa perspective et ce qu'ils en pensent. Et bien sûr, en gardant cette génération à l'esprit tout en sensibilisant à la question maintenant.

Où est-ce que ça s'inscrit dans ma carrière ? Eh bien, comme je l'ai mentionné, je pense que je suis entre une artiste émergente et une artiste en milieu de carrière. Je viens d'ouvrir une exposition solo parallèlement à l'Archive de Walker Evans au Met. J'ouvre également une exposition rétrospective à la Saatchi Gallery à Londres. J'ai donc tout le deuxième étage de la galerie pour montrer tous mes projets, d'un petit déjeuner très ludique avec des livres photo. J'adore les livres photo et je les collectionne. Donc, je disposerais mes petits articles de petit déjeuner sur un livre photo. Donc, nous avons cela montré pour la première fois. Ensuite, ma série *Landscape Sublime* qui est assez préméditée et construite. Puis *Floridas* et *FloodZone* et *Image Cities*. Et ensuite, oui, je travaille sur les *Transformations*. Ce projet, je ne peux pas le réaliser seule. C'est aussi simple que cela. Vous avez besoin de plusieurs partenaires internationaux dans ce domaine. Donc, je recherche activement quiconque, des activistes communautaires aux entreprises, qui opèrent un changement tangible, un changement positif dans leurs opérations, dans la façon dont ils font leurs affaires et comment ils construisent. Tout, des jardins communautaires aux toits verts des grands centres de congrès et des choses entre les deux, des maisons flottantes. Il y a de nombreux objets d'intérêt. Donc, j'espère que les gens se manifesteront avec leurs suggestions.

Katie Kheriji-Watts

Anastasia, j'ai une dernière question pour vous. Qu'est-ce qui vous passionne le plus dans le processus créatif ?

Anastasia Samoylova

L'aventure, bien sûr. La collaboration. Donc, les *Transformations* ont également été inspirées par la recherche sur les « Climatopias » d'une scientifique, Alizé Carrère. J'espère maintenir cette relation avec Alizé, qui pourrait contribuer son texte à ce projet. Oui, c'est cela, l'exploration. Et en termes de plus grand but, notre attention est une monnaie. Nous sommes tellement submergés par les stimuli visuels maintenant. Il y a toujours quelque chose qui essaie de nous vendre autre chose. Donc, dans cet océan d'images et de séquences, il est difficile d'attirer l'attention de quelqu'un sur quelque chose d'important. Mais je crois que le climat est la question la plus importante de notre époque. Il est si urgent que si nous ne changeons pas nos habitudes maintenant, nous ne survivrons pas.

Katie Kheriji-Watts

La créativité et la survie semblent d'une manière ou d'une autre liées.

Anastasia Samoylova

C'est exact.

Katie Kheriji-Watts

Merci beaucoup.

Anastasia Samoylova

Absolument. Merci beaucoup, Katie. Et merci pour vos excellentes questions.

Katie Kheriji-Watts

Vous venez d'écouter *Conversations*, un podcast de Photo Elysée produit par Louie Creative – l'agence de création de contenu de Louie Media. Si vous avez aimé cette série, merci de laisser un commentaire et de nous donner une note. Je suis votre hôte, Katie Kheriji-Watts. Tous les épisodes ont été écrits par moi, produits et mixés par Gautam Shukla avec l'aide d'Anouk Solliez, avec la musique de Pierre-Antoine Wucal. Cette série a été produite par Eloise Normand, avec l'aide de Lola Lellouche, en étroite collaboration avec Photo Elysée. Un grand merci à Julie Dayer, Lydia Dorner et à toute l'équipe du musée ainsi qu'aux photographes qui ont généreusement partagé leurs histoires avec nous. Le Prix Elysée est le résultat d'un partenariat exclusif entre Photo Elysée et Parmigiani Fleurier. Photo Elysée, Musée pour la Photographie, est un musée du Canton de Vaud géré par la Fondation Plateforme 10.